

## COORDINATION PATRIMOINES ET CREATIONS DES 2-3<sup>e</sup> arr.

### MEMOIRES EN DEVENIR - RENCONTRES MEDITERRANEENNES

2, 3, 4 juillet 2015

Pour les fragments qui suivent, je me suis inspiré des interviews et des portraits des membres de la Coordination, mais aussi de tous ces moments privilégiés que nous avons partagés au cours de ces dernières années. Il n'était pas question pour moi de rester dans les limites d'une description ou d'un compte rendu de ces multiples échanges, mais au contraire de laisser mon imagination divaguer où bon lui semble. Un mot, une phrase, une situation, une musique, un bruit, une odeur ou un éclat de notre vie quotidienne sont autant d'invitations au voyage et font surgir les images poétiques qui dorment dans nos inconscients. Elles ne sont pas seulement l'écho d'un passé lointain, elles sont aussi novatrices et elles ont leur propre dynamique, une autonomie qui les font émerger dans nos esprits comme un produit direct du cœur, de l'âme, de l'être des femmes et des hommes saisis dans leur actualité.

Quand il nous est donné de croiser le travail d'un artiste qui n'a pas encore tout à fait trouvé sa voie ni rencontré son public, on a la curieuse impression d'entrer par effraction dans sa vie intime. On ne sait pas encore si son œuvre est en pleine éclosion ou s'il ne s'agit que d'un brouillon qui sera bien vite abandonné et oublié. On devine une trajectoire et on sent simplement qu'il se donne à fond dans son art comme dans sa vie. Le hasard d'un succès et une certaine notoriété seraient généralement incapables de le rassurer. C'est que tout est en devenir et que, même dans l'action, il ignore la configuration que pourrait prendre son œuvre future. Est-ce déjà une œuvre, d'ailleurs ? Le plus souvent, il est bien incapable de le dire. Il ne se pose probablement même pas la question. Rares sont les artistes qui ont conscience que leur moindre geste fait sens. A un moment, il s'est arrêté et il est passé à un autre objet. C'est tout. Mais il n'y a rien qui soit en mesure de vraiment le satisfaire. Il se remet à l'ouvrage, persuadé que s'il s'y adonnait de tout son cœur, cela aurait peut être des répercussions dans la vie de son public.

C'est ce que l'on peut observer chez beaucoup d'artistes parce qu'ils sont sous les feux des projecteurs et parce qu'ils s'offrent complaisamment aux regards. On peut aussi estimer que c'est plus ou moins leur rôle social. La question est de

savoir si cette façon d'être et de faire les caractérise ou si elle témoigne simplement d'une exigence dans notre rapport au monde et au territoire partagée par bien d'autres groupes d'habitants qui s'interrogent sur ce qui fait culture dans notre société. En termes de consommation, il faut bien reconnaître que la « culture savante » est un trésor qui a été depuis fort longtemps abandonné à la vanité de ses propriétaires, mais la « culture populaire » n'est guère mieux lotie, inventoriée et déjà presque embaumée par ses propres instigateurs incapables de s'adapter à l'évolution des usages. Nous sommes tous inégaux dans nos pratiques, mais les citoyens qui ne se contentent plus de l'offre culturelle existante même marginale sont de plus en plus nombreux. Les décideurs politiques croient savoir comment organiser les choses et les gens en assignant à chacun une place, un rôle et des produits à consommer, mais l'homme ordinaire n'a pas forcément envie de cette configuration et il peut se réapproprier l'espace et l'usage à sa façon. La passivité n'est plus la règle absolue. C'est ce que Michel de Certeau appelle « la culture au pluriel ». Il faut se tourner vers la « prolifération disséminée » de créations souvent anonymes et périssables qui font vivre autrement sans se capitaliser. La fréquente improvisation de ces opérations culturelles toujours en train de se fabriquer rend leurs trajectoires sinueuses, mais les grandes orientations restent celles d'une culture commune et quotidienne en tant qu'appropriation du territoire. Si on apprend à l'explorer, notre quotidien est parsemé de merveilles. Les ressources cachées chez les gens ordinaires font apparaître des microrésistances et des microlibertés qui déplacent les frontières. Cette « liberté buissonnière des pratiques » est une manière optimiste de se rendre le monde intelligible. Au sein de la Coordination flotte une forme d'allégresse dans le travail que l'on retrouve rarement dans l'institution du savoir. C'est un gué pour chacun. On y passe, puis on va son chemin et on revient parfois après une longue absence. On braconne. Il y a toute une réappropriation de la langue qui n'est pas réductible à la connaissance ou à la maîtrise qu'on en a. C'est ce qui explique qu'on bricole souvent avec et dans l'économie culturelle dominante pour inventer de nouvelles manières de penser et de faire. Ces indicateurs d'une certaine forme de créativité pullulent à cet endroit où disparaît le pouvoir de se donner un langage propre. Mais ça n'a aucune importance. C'est surtout une nouvelle forme de militantisme et de citoyenneté, une autre manière de partager et d'être au monde.

1

Je ne sais plus à quel moment j'ai compris qu'il fallait faire beaucoup plus d'effort qu'auparavant pour continuer à vivre. Je m'étais toujours figuré que l'existence avait la forme d'une montagne. L'enfance, l'adolescence et le début de l'âge adulte correspondaient à la montée. La descente s'amorce à la quarantaine, pour certains vertigineuse jusqu'à la mort, pour d'autres en roue libre et sans effort. Dans ce cas, on dispose de tout son temps pour contempler le paysage et se réjouir de la topographie, des couleurs et des parfums. Ce n'est que beaucoup plus tard que la réalité nous apparaît comme une pénible ascension qui a la même issue que la pente sur laquelle on s'imaginait et un soir, on se demande comment se fait-il et pourquoi le chagrin a le poids et la noirceur impénétrable de l'enclume que nous avons jadis photographiée. Une tristesse monte et on s'y noierait s'il n'y avait pas mille choses à faire, le courrier en retard, les factures à payer, les vacances à prévoir et les cartons de photos à trier. On sait que si l'on ne fabrique pas sa propre vie au fur et à mesure, personne ne le fera pour nous. Qui n'a pas vécu cette confrontation avec son passé ? Personnages, décors, objets, situations, tout se confond dans le même trait ou le même mouvement et il nous arrive d'inventer la suite de son trajet en empruntant un fragment de celui qui a déjà été parcouru. A notre âge, nous devons chaque jour poser les rails sur lesquels nous roulons. On se retrouve devant le vide et il n'y a personne à qui s'en prendre. D'ailleurs, qui s'en préoccupe ? On est juste effaré de n'avoir rien prévu. Mais il ne suffit pas de suivre la route, il faut la bitumer du goudron de nos rêves et de nos espoirs, la tracer mentalement et prévoir les inégalités du terrain. Quand ça va bien, on s'imagine qu'on a pris un peu d'avance et qu'on va pouvoir bénéficier d'un répit. On est tenté de croire que le plus dur est fait. Mais on a la mémoire courte. On est si naïf qu'on ne se rappelle pas que notre environnement est l'œuvre de nos propres mains. Nos objets accumulés, c'est l'envers de notre vie. C'est notre patrimoine et on s'y accroche. C'est à nous et ça nous suffit. On se la coule douce jusqu'au moment où on prend conscience qu'on n'a pas fait grand-chose et qu'on n'a plus vraiment la force ni l'énergie pour rebondir. On se dit qu'on mérite mieux que ça. Il serait temps que quelqu'un nous aide, il serait temps qu'une main ou deux ou plus guident les nôtres. Mais autour de nous, il n'y a plus guère que des bras ballants. Tout le monde est fatigué. Mari, épouse, amis, tout le monde est fourbu en même temps. C'est alors que vient, si on a un peu de chance, cette idée d'un croisement et d'un échange entre les usagers d'un même territoire. C'est une rencontre qui ouvre des voies jusqu'à l'infini.

2

Elle aime lever le rideau de fer pour rentrer chez elle. Une fois à l'intérieur, elle le baisse à nouveau et se sent protégée. Cette paupière d'acier la coupe du monde et la fait mieux disparaître qu'une porte. Comme un clignement d'œil refoule une mauvaise pensée ou une larme. Qui imaginerait qu'une femme dort dans cette boutique, dans un lit d'appoint et dans un sac de couchage sorti de l'une des caisses alignées contre le mur. Ca fait huit mois qu'on lui a donné les clés du magasin, mais elle n'a pas encore trouvé le temps de s'installer. Elle a juste sorti de quoi se changer pour une semaine et elle passe une heure à la laverie tous les samedis matin. Qui imaginerait qu'elle se brosse les dents ou qu'elle se lave les cheveux dans l'évier et qu'elle pose une grande bassine pleine d'eau sur le sol pour se doucher ? Elle se lève la nuit pour pisser dans le chiotte à la turc et une ampoule pâlotte de quarante watt lui permet à peine de relire les poèmes pornographiques écrits sur les murs. Elle les connaît par cœur. A l'aube, elle vérifie la tête qu'elle a dans le bout de miroir suspendu à un crochet au cas où ses cauchemars l'auraient complètement transformée. Elle relit ses idées géniales de la nuit. Elles sont étalées sur la table. Quelqu'un a écrit et dessiné pendant que tous les autres dormaient. Ce quelqu'un, c'est elle. La nuit, elle ne parvient pas toujours à dormir. Et cette nuit, elle a encore fait la liste de toutes ses idées géniales et la liste de ce qu'elle doit faire pour qu'elles voient le jour. Si elle était écrivain, elle écrirait la nuit. C'est un moment privilégié pour noircir du papier. Mais les écrivains écrivent tout le temps. Balzac, Zola, Aragon ne se sont jamais vraiment éloignés de leurs tables de travail. Elle va à la fac. Elle travaille dans la journée et le soir elle est trop fatiguée pour griffonner autre chose que ses listes. La formulation compte beaucoup, il ne faut pas être flou ni trop détailler. Et elle recommence chaque fois, parce que c'est toujours le désordre dans ses pensées. Elle se laisse facilement dominer. Mais bingo ! cette fois, son idée géniale est très précise. Certains la trouveront banale. Parce qu'elle est très facile à exécuter. Elle va créer une ballade littéraire. Dans un quartier populaire. Pour des gens qui n'ont pas le temps de lire ou qui ont la flemme. Elle a l'écrivain, l'histoire, l'énigme, les étapes, les extraits à lire. Ce sera gratuit la première fois, juste pour lancer le bouche-à-oreille. Ce genre de public est très gentil et il fait preuve de son attachement. C'est incroyable comme tous ces gens l'aiment. Comment ils feraient si elle n'était pas là ? Elle va leur faire quelque chose de grandiose et d'inattendu. Elle se sent enfin elle-même et elle va ouvrir une bonne bouteille. Il lui faut un petit quelque chose pour se lancer. Pas plus de trois verres. Elle écrit en haut de la page blanche : « ballade littéraire » Elle décide de ne pas classer ses propositions par ordre chronologique. Elle doit laisser venir ses idées. Accumuler. Elle a comme une tempête de cerveau et elle note :

« premièrement trouver le plan du quartier, deuxièmement établir un trajet en fonction des étapes de l'énigme, troisièmement choisir les extraits du roman, quatrièmement dénicher un bénévole intelligent qui sache déchiffrer et lire un texte sans bafouiller » Elle contemple ses gribouillis. Ils sont en légère pente ascendante vers la droite, ça exprime un optimisme raisonnable. Elle a l'autorité naturelle, le sérieux, les connaissances et l'esprit d'entreprise. Elle est bercée par l'illusion de son futur métier de médiatrice. Elle se penche sur sa feuille. La principale difficulté maintenant, c'est la première phrase. Elle donne le ton et elle détermine tout le reste.

3

Elle avait passé un très long séjour à l'hôpital. Ce qui lui restait de sa famille la croyait perdue, ce n'était plus qu'une question de semaines, peut être de deux ou trois mois. Elle avait un frère qui ne pouvait plus se déplacer. Il lui a conseillé de mettre l'appartement au nom du fils pour éviter des taxes sur l'héritage. C'était un acte inutile parce que sa valeur n'était pas si importante mais, dans la famille, ça s'était toujours fait depuis des générations. Et la vieille a accepté. Elle s'appelle Augustine et son fils Léon. Elle a 87 ans et son fils 54. Il est au chômage depuis plus de trois ans et il est arrivé au bout de ses droits. Un magasinier, ça ne retrouve pas de travail. Il n'y a plus d'entrepôts dans le quartier ni ailleurs. Sa maman allait mourir, alors il a pensé qu'il pouvait vendre l'appartement. C'est qu'il n'a plus grand-chose pour vivre, juste le RSA. Et le plus souvent il est déjà dépensé avant d'être viré sur son compte. C'est triste. Il aurait pu louer l'appartement de sa maman et se faire un petit pécule chaque mois, mais il avait des dettes et ses créanciers ne le laissent pas tranquille. On dirait qu'ils campent devant l'entrée de son immeuble. Alors il reste calfeutré dans son deux-pièces insalubre. C'est vide. Il n'y a pas le moindre objet sur lequel reposer ses yeux. Rien n'a meublé son existence. Il se sent lui-même insignifiant. Qui pourrait se souvenir de lui ? Son seul patrimoine, c'est sa vieille maman. Il vit les volets fermés et surveille la rue avant de sortir de chez lui. Il ne va plus au bar et il se contente du minimum pour ses courses. C'était vraiment trop pénible cette vie. L'agence immobilière s'est occupée de la vente. Ça devenait urgent. Evidemment ce n'était pas le bon moment, car le cours de l'immobilier s'est effondré. Il le sait, mais il n'a pas le choix. Il panique chaque fois qu'il va à l'hôpital rendre visite à sa maman. Il en est malade. Et c'était toujours le même cirque pour rentrer. Il a vraiment été soulagé quand ils ont signé l'acte de vente, trente-cinq pour cent en dessous de l'estimation. Il allait pouvoir rembourser ses dettes et avoir de quoi respirer pendant deux ou trois ans. En faisant attention, bien sûr. Il n'a jamais eu autant d'argent sur son compte. Il a remboursé ses dettes et il a rouvert ses volets. Il n'a rien dit à sa maman. Il ne veut pas lui faire de la peine. Elle va mourir. Elle agonise c'est vrai, mais ça s'éternise vraiment ce séjour. On ne sait jamais si elle va passer la nuit mais elle est encore réveillée le lendemain. C'est de l'acharnement thérapeutique. C'est possible de résister à ce point ? Elle a fait son temps. A quoi elle se raccroche ? Il a honte de penser qu'il fallait qu'elle meure. Peut être que ce serait plus rapide s'il lui avouait la vérité. Elle est ignoble cette idée. Abominable. Il voudrait être à cent pieds sous terre. Il n'ose même pas lui prendre la main. Elle est sèche comme une brindille. Elle l'observe et il ne supporte plus son regard. Il est comme un reproche. Elle agonise, mais elle fait encore marcher le broyeur. C'est mécanique,

elle va reprendre des forces. Il faudrait lui couper les vivres et lui enlever sa bouteille d'eau. Elle a pris du poids. Elle veut qu'on lui fasse la toilette, qu'on lui mette un peu d'eau de Cologne, qu'on la masse pour faire circuler le sang... Et un matin, il la retrouve assise sur son lit, elle a passé un cap, elle veut se lever. Léon en est abasourdi. Elle va se remettre, ce n'était pas son heure, dit l'infirmière. Elle aura un traitement, mais le docteur la laissera sortir. Vous avez une voiture ou je commande un taxi ? Cette fois, il est obligé de lui annoncer qu'elle n'a plus de chez elle. Elle va se retrouver dans son deux-pièces sordide. D'une manière définitive. Il tente de lui expliquer qu'il n'y avait pas d'autre solution, qu'il était coincé, qu'il a été obligé... Elle reste silencieuse un long moment avant de dire : « rentrons chez nous » Dans le taxi, il tente de s'expliquer, mais au fond il pense comme elle. Il a mal agi. Il a eu le temps d'aménager sa chambre, il se contentera du séjour. C'est-à-dire qu'il a juste enlevé quelques fringues et qu'il lui laisse son lit. Il prendra la banquette qui lui sert de canapé. Il a aussi posé un carton plein d'objets et de vieilles photos sur une chaise. Ce qu'il imagine être ses souvenirs personnels. Ce qu'il reste de son héritage. Il sait que ce qu'il a avoué a fait beaucoup de mal à sa maman. Elle s'en fout de l'appartement. Elle est obsédée par les meubles, les rideaux, le linge, les couverts. Tout a été jeté ou donné et ça la rend folle. Léon ne s'est pas rendu compte de l'importance du matériel. Il s'est dit que ce n'était rien, qu'elle n'en avait pas besoin, sans comprendre que là n'était pas la question. Il n'avait pas saisi la mémoire des objets. Il avait saccagé la dimension humaine d'une cuillère, il avait jeté cette couverture qui l'avait réchauffée pendant des mois, il avait définitivement éteint la lumière de cette lampe sous laquelle elle avait lu tant de magazines et de romans à l'eau de rose, il avait vendu son armoire de famille et il s'était débarrassé d'une grande partie de ses vêtements en les donnant à Emmaüs, tout cela sans la prévenir ni lui demander son autorisation. C'était vraiment la pousser vers la mort. Léon pensait faire pour le mieux et voilà qu'elle ne lui parle plus.

4

C'était bientôt l'anniversaire de Mamie Pauline et sa sœur lui demandait s'il avait une idée pour lui faire plaisir. Evidemment, Antoine avait prévu quelque chose qui les étonnerait. Il estimait que c'était un truc génial, mais que c'était très personnel et qu'elle devait se débrouiller pour trouver autre chose. Anna pense subitement à une écharpe, avant de se souvenir qu'elle lui en avait déjà offert une l'année précédente. C'est toujours compliqué avec les vieux, ils ne veulent rien. Mais si tu n'achètes rien, ils te font la gueule. Elle n'a pas tort. Leur grand-mère est du genre à ne pas aimer les cadeaux. Mais bon, ce n'est pas la peine de se mettre dans cet état, c'est le geste qui compte. Antoine lui conseille de l'emmener faire les vitrines ou de l'inviter à déjeuner, elle a encore un bon coup de fourchette. Mais la vision de cette promenade ou de ce déjeuner lui parut immédiatement déprimante. Elle passe son temps à déblatérer sur les uns ou les autres. Tout le monde y passe, ses deux enfants qui ne pensent jamais à leur maman qui s'est pourtant sacrifiée pour eux, ses propres amies qui ne l'appellent plus et qui se retrouvent en cachette, l'aide ménagère qui a cassé le Moustier de sa mère et qui a un regard sournois comme si elle cherchait ce qu'elle pouvait lui dérober, ce qu'elle fera dès qu'elle aura le dos tourné, et sa voisine de palier qui est hypocrite, sans parler de ses douleurs évidemment... Les vieux, c'est quand même très fatigant. Leur grand-mère a balayé tous les bons souvenirs et son existence est devenue plus terne. Antoine et Anna pensent que grand-papa Alphonse avait été comme une sorte de patriarche charismatique et que la famille partait en lambeaux depuis sa disparition. C'était comme si la vieillesse de Mamie Pauline avait contaminé tout le monde. L'ambiance n'était plus la même et chacun avait petit à petit espacé ses visites. L'appartement est vite devenu sinistre. Mamie demeurait la plupart du temps seule, assise dans son fauteuil en face du seul tableau qui décorait son séjour à la tapisserie défraîchie. La peinture représente un épagneul assis la gueule ouverte et le regard fixé sur l'artiste. Il a l'air de sourire et c'est probablement ce qui a poussé Mamie Pauline à l'acheter. C'était il y a bien longtemps, quand Nestor est entré dans sa vie. Nestor, c'est l'épagneul que lui a offert celui qui allait devenir son mari. Ils l'ont gardé dix-huit ans. Cette longévité exceptionnelle est le résultat de l'amour et de l'attention dont il a été l'objet. Nestor ne quittait jamais Alphonse et, depuis sa disparition, le Nestor du tableau lui tenait compagnie. Elle lui parlait. Il était comme un confident, quelqu'un sur qui elle pouvait se reposer. Cette nouvelle et curieuse inclination n'avait pas échappé à Antoine. Ce tableau était toujours resté à la même place et il avait peut être été le seul à l'examiner attentivement. Enfant, il dormait fréquemment sur le canapé et l'épagneul du tableau était la dernière image qu'il emportait dans son sommeil. Une nuit, il avait



eu la curiosité de déchiffrer l'inscription écrite en bas, sur le côté droit de la toile : François Tourain. Il avait retenu ce nom. C'était probablement celui de l'artiste.

Ce n'est pas facile de faire une surprise à une femme âgée. Mamie préfère savoir à l'avance où on l'emmène. Il lui faut du temps pour se préparer et elle s'habille selon les circonstances. Mais Antoine a tenu bon. Si l'aventure ne lui plaît pas, il la ramènera à l'appartement. Malgré des esquisses de bouderie sur son visage, elle a quand même mis sa robe des grandes occasions. Elle est contrariée parce qu'il n'a pas remarqué qu'elle avait été chez le coiffeur. C'est sa lubie, les coiffeurs. On lui fait un balayage ou on lui coupe une mèche, ça doit lui faire du bien qu'on s'occupe ainsi d'elle, mais ça ne se voit jamais. A leur âge, ce sont des détails invisibles. Elles s'offusquent de ce manque d'attention. Mamie maugrée intérieurement pendant qu'il conduit. Il passe devant la gare et continue en direction de la Belle de Mai. Cette fois, elle a compris : il l'invite à déjeuner au restaurant de la Friche. Avec tous les artistes. Maintenant, elle a l'impression qu'ils quittent la vie active pour entrer dans une société presque anesthésiée. Elle aime bien. C'est amusant. Tout est feutré et tout le monde s'observe. Les gens bavardent sans vraiment se regarder et ils guettent ce qui se passe autour d'eux. Ce serait stupide de rater quelque chose. Mais Antoine dépasse la terrasse du restaurant pour se garer un peu plus loin. Ah bon, ils ne vont pas déjeuner ? Si, mais il veut d'abord lui faire rencontrer quelqu'un. Il l'entraîne dans un entrepôt. Un long couloir dessert des appartements. Antoine s'arrête devant une porte largement ouverte. C'est un atelier éclairé par une immense verrière. Il y a un encombrement de tables et de chevalets, des toiles fixées au sol, un fatras de pots de toutes les couleurs, des pinceaux, des brosses, des spatules et un empilement de tubes entamés et à moitié écrasés. Mamie Pauline ne se laisse pas décontenancer. Elle observe l'homme qui la fixe de ses yeux ronds. Sous ses airs de colosse dégarni, il donne l'impression que c'est lui qui est en visite. Alors, c'est la petite dame à l'épagneul ? il murmure comme s'il était intimidé. Antoine se tourne vers sa grand-mère en souriant. C'est François Tourain, l'artiste qui a peint son tableau. Mais il ne s'intéresse plus aux animaux. L'épagneul est pourtant très beau et il ressemble à celui que son mari lui avait offert. Il sourit. C'est une remarque amusante, parce qu'il a représenté son propre chien et qu'à l'époque il avait l'impression qu'il souriait. Ça lui fait plaisir. Il la fait entrer et lui montre une chaise. Qu'elle excuse le désordre, c'est son atelier et il travaille sur plusieurs toiles à la fois. Il revient toujours sans cesse sur la matière. Il disparaît soudain et revient avec une bouteille et trois verres qu'il installe sur un tabouret. Ça fait très longtemps qu'il n'a pas eu de visiteur. Il remplit les verres et approche le tabouret de Mamie Pauline. Vous l'avez peint quand ? elle demande. Il ne sait plus. Il allait entrer aux Beaux-arts. Bon sang, ça fait plus d'un demi-siècle ! C'est fou ! Mais c'est incontestablement une croûte,

tout le contraire de ce que ses maîtres lui ont appris. Il a tout de suite cessé de peindre des animaux. Elle fait la moue. C'est dommage, il aurait dû continuer. Personne ne peint les épagneuls comme ça. Il a l'air déconcerté. Il explique qu'il a eu plusieurs périodes, le désir des élèves des Beaux-arts était de devenir semblable à des petits enfants et de tourner en dérision la solennité de l'Art avec un grand A, mais ce retour à la mentalité enfantine a été une illusion, ensuite il a pensé que le mot art signifiait différentes choses à différents moments et il a eu des années de passage à vide, pas la moindre inspiration, il a été serveur sur le Vieux-Port, puis il a eu une période surréaliste, tout en éliminant peu à peu les images insolites au profit de variations abstraites, c'était difficile à comprendre... C'était une période maigre. Il se promène dans l'atelier et découvre au fur et à mesure des toiles qui illustrent et ponctuent son récit. Mamie Pauline a l'impression que toute son œuvre est là et qu'il n'a rien vendu. Elle se dit qu'il n'est pas nécessaire d'accepter les théories fumeuses d'un artiste pour apprécier ses peintures, il suffit d'avoir la patience et la curiosité et de se laisser lentement envahir par ce qu'on ressent, mais en ce qui la concerne, elle n'est sûrement pas prête à accueillir n'importe quelle expérience. Elle réalise quand même que le portrait de Nestor et les gribouillis qu'elle voit accrochés sur ces murs, comme ces empilements de toiles, sont l'expression de mentalités radicalement différentes et symbolisent des sociétés antagonistes. Elle a sombré avec un monde qui n'existe plus tandis que François Tourain se débat encore. Il cherche. Il résiste. Il gueule. Il n'est jamais satisfait. Elle réalise soudain que pour elle l'horloge s'est arrêtée dans les années 60 et qu'elle n'a plus guère progressé depuis. Au spectacle du peintre qui s'enflamme et qui se met en colère en brandissant ses toiles d'un geste rageur, elle se sent vieille. C'est l'envers de sa vie qui défile sous ses yeux. Il a non seulement le droit mais le devoir d'abandonner toute retenue et si ses débordements ne sont pas agréables à contempler c'est que leur époque n'offre plus un visage aimable. Il importe que le patrimoine soit ce mouvement perpétuel qui lui permet de faire le diagnostic de son malaise et de sa difficulté d'être.

Mamie Pauline se tourne vers Antoine. Elle sent grandir en elle comme une protestation qui l'envahit.

5

Pendant sa longue carrière dans l'enseignement supérieur, il avait plusieurs fois été témoin de la dépression de certains de ses collègues. Usés, épuisés, ils partaient en cure de repos. Leur métier était difficile et éprouvant, mais il ne comprenait pas comment on pouvait déraper ainsi. Il y pensait maintenant qu'il occupait ses journées à se consacrer à ses propres recherches. Il avait souvent imaginé sa retraite comme le paradis des plaisirs intellectuels. Et lorsque son administration lui communiqua par courrier la date fatidique, il ne songea plus qu'à ce temps qu'il pourrait enfin consacrer à ses préoccupations personnelles. Il n'avait aucune nostalgie et il n'était pas fâché de tourner le dos à ce qu'il appelait déjà son ancienne vie. Il pourrait marcher, lire, voyager, dormir et surtout travailler pour lui-même. Fini les adolescents agités, fini les parents d'élèves agressifs, fini les copies débiles à corriger le dimanche soir, tout cela était sans doute très intéressant mais à présent il s'en foutait. On lui avait rendu hommage et son pot de départ avait été très émouvant. Tout le monde s'était cotisé pour lui offrir un vélo d'appartement et des bons-cadeaux pour un voyage, comme ça il pourrait partir où il voudrait et quand il voudrait. Il avait promis de repasser de temps en temps à la fac pour prendre des nouvelles, mais il s'était dit qu'il n'avait finalement plus grand-chose à échanger avec ses anciens collègues. Il faut reconnaître que le passé n'est pas pour lui un sujet capable d'alimenter plus de quelques minutes de conversation.

En réalité, il avait préparé son départ depuis plusieurs mois en multipliant ses activités et ses projets. Mais en septembre, il s'était retrouvé sans rentrée universitaire pour la première fois depuis quarante ans. Il ne pensait pas que le corps était soumis à une telle accoutumance et ses journées s'écoulaient malgré lui au rythme des cours de l'année précédente. Apparemment, il travaillait donc toujours autant et ses occupations restaient les mêmes. Le seul changement, c'est qu'il était désormais libre de choisir les questions qu'il n'avait pas encore eu le temps d'explorer et sur lesquelles, pendant des années, il avait accumulé de multiples documents. Il était clair que sa retraite ne serait pas oisive. Il allait peut être voyager et s'autoriser des excursions touristiques, mais il avait l'intention de poursuivre une activité intellectuelle soutenue. A bien regarder les choses, il n'y avait pas dans son existence de réelle rupture. Il n'avait pas de copies à corriger et il n'avait plus besoin de se rendre à l'université, mais l'espace de son bureau lui offrait une sorte de continuité naturelle. Sa place avait toujours été là et c'est ce qui lui apportait cette stabilité rassurante. Il s'y sentait comme dans un cadre. C'était aussi un refuge. Et quand il était penché sur sa table de travail, il n'y avait plus d'échappatoire possible.

Si rien n'avait vraiment changé, il fallait bien reconnaître que tout ce qu'il accomplissait était réalisé avec une certaine légèreté. Il n'y avait plus vraiment d'urgence et il prenait son temps. C'était imperceptible, mais le rythme n'était plus tout à fait le même. Et avec cette simple réduction de la vitesse, le regard que l'on porte sur les choses se transforme. Il prit un certain plaisir à déambuler et à flâner dans les rues de son quartier, sans éprouver ce pénible sentiment d'irréparable désolation. Les ordures s'accumulaient dans tous les recoins, les chaussées et les trottoirs étaient défoncés, les immeubles étaient pour la plupart toujours aussi insalubres et crasseux, mais la vie bruissait joyeusement de partout. Il était surpris de constater que les passants semblaient avoir perdu leurs mines accablées et qu'ils affichaient une bienheureuse insouciance. Ces silhouettes formaient jadis des îlots anonymes et menaçants, à présent il reconnaissait leurs visages et il croisait leurs regards. Il y avait des gens qui parlaient dans des langues incompréhensibles, d'autres chantaient, d'autres se collaient pendant des heures contre un mur ou devant une porte d'entrée, un casque sur les oreilles, d'autres encore criaient de bonnes nouvelles en direction des Comores ou du Mali, et bien sûr il y avait aussi quelques vieux assis à la terrasse de la Brasserie de la Belle de Mai, sa voisine du dessous, mademoiselle Papalardo, celui du rez-de-chaussée, monsieur Versini, et tous les commerçants, l'épicerie Rachid, la boucherie hallal Djamel Rahmani, le boulanger artisan Drevon et le mécanicien Papini. Il y avait aussi d'autres habitants du quartier, de gens qui s'intéressaient comme lui au passé et à l'avenir de l'arrondissement et qui avaient l'ambition de mener des actions, il ne savait pas vraiment quoi, n'importe quelles actions, pour le moment ils en étaient encore au stade de la réflexion mais les plus dégourdis avaient développé quelques idées. Peut être qu'il finirait par y participer. Qui sait ? Il avait l'impression d'observer cette populace pour la première fois. Tout était nouveau. Il était sur la scène comme tout le monde et il contemplait le spectacle qui s'offrait à lui. Il prenait conscience que son humeur avait complètement changée depuis qu'il avait quitté l'université. Son esprit s'était élargi et laissait déferler un flot d'images et de sentiments étranges comme dans un déversoir. C'était une sensation vraiment très agréable. Mille détails colorés balayaient la grisaille de toutes ces années et embellissaient sa vie quotidienne.

Il avait d'abord voulu trouver quelques points communs avec l'un ou l'autre de ces habitants du quartier et tout ça lui paraissait risible maintenant qu'il avait compris que ces rencontres s'annonçaient sous le signe de la diversité. C'était un moment simple et paisible comme la manifestation d'une évidence. Chacun pouvait prendre la parole. Tous n'avaient pas la même aisance, mais le principe de la conversation favorisait de belles audaces. Il y avait des minutes peu loquaces et on se tournait volontiers vers le professeur pour reprendre la discussion, mais il ne cherchait pas à combler ces vides alors qu'il s'était souvent senti coupable du

moindre silence dans une conversation. Ça ne le gênait pas. Et il aimait cette fragilité des propositions ou des commentaires, les embarras, les doutes, les réticences et les franches oppositions. Il retrouvait certaines formes de militantisme de sa jeunesse ou l'expression d'une citoyenneté. Il redécouvrait ces réflexions un peu niaises qu'il avait toujours considérées comme ridicules chez les autres, mais il y avait aussi de belles fulgurances. La beauté au présent apaisait tant de choses dans sa vie. Il avait passé des années à observer la société et il constatait qu'elle regorgeait encore de multiples vérités cachées. Il avait le sentiment de se réconcilier avec tout ce qui lui avait manqué et avec tout ce qu'il avait vécu. Il avait accumulé suffisamment de passé et d'expériences pour sourire du désastre comme de la lumière et de l'espérance, et poursuivre ses découvertes avec enthousiasme. Ce va et vient permanent entre l'incertitude et l'optimisme était la chorégraphie de son esprit. Une heure s'écoulait comme on chasse un nuage et un nouveau monde parvenait jusqu'à son imagination. Le 29 janvier il se lança et fit une proposition. Ils allaient tous avoir quelque chose de concret à penser pendant des mois.

Maintenant, il savait que tout était possible et il se sentait soulevé par un espoir démesuré.

6

François fait rarement attention aux objets et aux décors. Jeanne, sa compagne, en déduit qu'il souffrait d'un déplorable et total manque d'ambition. Après tout, l'accumulation n'est-elle pas la culture profonde du monde moderne ? Un jour qu'il était tout surpris de voir accrochée au mur de la chambre de Madeleine une toile d'artiste, elle lui avait reproché cette absence du moindre sens de l'observation. Un grand défaut si vous pensez un jour faire du militantisme, enfin faire de la médiation auprès d'un public éventuel. Médiation, c'était son mot, mais elle avait simplement dû l'entendre prononcé par quelqu'un car il n'avait rien compris à ses explications. En réalité, ça faisait dix ans que cette croûte était accrochée au mur, toujours à la même place, et il ne l'avait jamais remarquée. Franchement, c'était exagéré. La nuit suivante, après le repli de Madeleine dans sa chambre à coucher, les objets prenaient une importance nouvelle. La table, les chaises, l'armoire, les tomettes et la vaisselle qui s'amoncelait sur l'égouttoir, tout méritait son attention. Ah bon ? Il s'était appliqué à les examiner comme elle le faisait parfois et il s'était senti parfaitement ridicule. Il fallait un minimum de conviction pour décréter qu'un couteau était digne d'entrer dans un musée. Elle prétendait l'avoir vérifié. En réalité, il n'y avait rien de superflu dans la pièce à vivre. La pièce à vivre ! Il trouvait cette dénomination tout à fait ridicule, comme s'ils ne vivaient pas également dans la cuisine, dans les chambres, dans la salle de bain ou dans les toilettes. Et peut être que l'endroit où François vivait le plus c'était le garage. Surtout depuis qu'il était au chômage. C'était une façon de se faire oublier de la maman de Jeanne qui était venue chez eux en convalescence. C'est comme ça qu'on dit ? Madeleine avait été opérée d'un cancer du sein et elle avait été pas mal amochée par les chirurgiens qui refusaient encore de se prononcer à cause des analyses. Il faut voir, qu'ils disaient. Voir quoi ? Elle était dans un état lamentable, ça ne leur suffisait pas ? Alors Jeanne, qui a une âme charitable, a décidé de lui offrir l'hospitalité. Tiens, c'est comme hôpital, l'hospitalité. Mais dans le dictionnaire de la maison, il n'y a même pas de synonyme. C'est dire à quel point c'est rare et limité. C'est vrai que Madeleine n'avait personne d'autre que sa fille, mais François n'avait jamais pu la supporter. Dès le premier jour quand il l'avait rencontrée. Une soirée tout à fait mortelle. Elle n'était pas chez elle, mais il fallait que tout soit organisé comme elle l'entendait. Et il fallait aussi penser comme elle parce qu'elle était incapable d'endurer la moindre contradiction. Les réjouissances familiales avaient donc été réduites au strict minimum. C'est Jeanne qui allait voir sa mère à Auriol le jour de Noël, le premier de l'An et le lundi de Pâques pour manger le gigot. François était dispensé du voyage. Donc, quand Jeanne lui a annoncé que Madeleine allait s'installer chez eux, il est resté abasourdi, sans réaction. Il était certain qu'elle

allait lui rendre les choses compliquées et ça n'a pas loupé. Ça faisait six mois qu'il était au chômage, mais le jour de son arrivée elle lui demandait déjà ce qu'il comptait faire pour retrouver du travail. Pourtant, elle ne travaillait pas à Pol-emploi. Elle était technicienne de surface, qu'elle disait. Femme de ménage, quoi. Elle passait la serpillière dans les chambres, les bureaux, les couloirs et l'accueil de l'hôpital, il n'y avait vraiment pas de quoi la ramener. C'était un boulot de con et finalement elle s'y est retrouvée comme patiente. Au début son médecin traitant la soupçonnait de raconter des histoires pour avoir une semaine d'arrêt maladie et puis la radio a révélé une grosse boule sous le sein gauche. Elle a eu sa dose d'interventions, ablation, reconstitution graisseuse et construction d'un nouveau mamelon. A son âge, était-ce bien nécessaire ? En tout cas, ça ne lui a pas enlevé sa mauvaise langue. De ce point de vue, elle est indestructible. La méchanceté, ça conserve. Il a tout de suite senti qu'elle lui ferait la guerre. Tous les matins il avait droit à son interrogatoire. Il a une liste d'entreprise ? Il a envoyé son CV ? Il téléphone ? Il traîne toute la journée pendant que sa femme ramène l'argent du foyer. Ça ne le dérange pas ? Et il va au bistrot ? Il fait son tiercé ? Avec le salaire de Jeanne ? C'est ce qui explique que François se soit réfugié dans le garage en espérant qu'elle crève. Il ne l'a pas dit à Jeanne. Ce n'était pas le moment. Parce qu'il y avait un truc bizarre avec Jeanne en ce moment. Elle n'était plus comme avant. Elle avait brusquement des idées biscornues. Il avait même l'impression qu'elle délirait. Une fois, il l'avait observée qui contemplait une boîte à outils et la truelle de son père qu'elle avait précieusement conservé. Elle était restée une plombe à en discuter avec sa copine Virginie. Elle non plus n'était pas tout à fait tranquille. François a pensé qu'elles étaient toute les deux un peu dérangées. Depuis quelques temps, Jeanne n'était pas dans son état normal. Elle était préoccupée. Il voyait bien que ça n'allait pas. Elle passait son temps au téléphone à parler du quartier. Elle dressait la liste des rues, elle écrivait l'histoire des personnages dont elles portaient le nom, elle recherchait des photos des temps anciens, mais François n'était pas dupe. Ça voulait dire qu'elle changeait de conversation dès qu'il s'approchait. Voilà la vérité ! C'était quoi ces messes basses ? Et ces rendez-vous aux Archives ? Bon sang, elle a rencontré quelqu'un ? Elle a un amant ? Jeanne a un amant ! Cette évidence l'a laissé abasourdi. C'est ce qui expliquait ce changement incroyable, cette façon étrange de parler des choses, de faire des commentaires incompréhensibles, d'écrire en cachette et de disparaître. Parce que Jeanne disparaissait. Et elle allait où ? François avait remarqué que c'était souvent le matin, presque toujours à la même heure. Neuf heures trente, exactement. Et elle avait le culot de le marquer sur son agenda : 10 H ? Archives, réunion CPC. Réunion, tu parles ! Il avait discrètement jeté un coup d'œil sur ses mails. Il n'y avait rien compris. Que des messages plus ou moins codés. Maintenant, tout était clair. Elle se levait, prenait son petit déjeuner, se faisait belle -il avait remarqué

qu'elle était plutôt élégante, ces jours-là- et elle allait rejoindre son amant. La question était de savoir depuis combien de temps durait cette relation. Il n'était pas aveugle. Il s'était bien rendu compte qu'il se passait chose. Mais quoi ? Il était loin de l'imaginer. Jeanne avait un amant ! François se le répétait en boucle. Après toutes ces années de vie commune, la salope ! Une fois, il s'est planté devant elle et il l'a regardée droit dans les yeux. Tu n'as rien à me dire ? C'était bien envoyé, mais elle n'a pas bronché. Impassible, comme si de rien n'était. Elle est forte ! Et elle a un sacré culot. Une autre fois, il lui a demandé : tu vas où ? Aux Archives, elle répond sans se démonter. Je vais parler de Clovis Hugues. De qui elle parle ? De Clovis comment ? En plus, elle se fout de sa gueule. Elle lui balance ça : Clovis machin. C'est qui ? Un mec que tu ne connais pas, elle claironne. Mais tu peux m'accompagner ! Il a envie de la prendre au mot. Ça la fait rigoler. Quel aplomb ! Elle n'est pas tourmentée. Juste insolente. C'est dingue ! Madeleine devait savoir qu'elle avait quelqu'un. Elle est fautive cette bonne femme. Elle est complice de sa fille. Ça doit lui faire plaisir. Elle se marre ! Qu'elle crève ! Peut être que Jeanne reviendrait à la maison. Elle ne voit même pas à quel point il est angoissé. Bon sang, elle allait réclamer le divorce. Il devra quitter la maison. Mais dans sa situation, il ne trouvera même pas un studio à louer. Il n'aura pas d'autre solution que de fabriquer des fiches de paie falsifiées. Avec un salaire raisonnable pour ne pas attirer l'attention. Et s'il se faisait prendre ? Il détestait vraiment ce genre de situation. Cette incertitude. Il faisait des cauchemars terribles. Des vrais délires. Il ne s'en souvenait jamais, il se réveillait simplement en nage. Tout ça à cause de cette garce. Et elle ose lui reprocher son manque d'ambition ? Ah, ça y est ! Elle sort. C'est l'heure. Elle a mis sa robe rouge. A la maison elle reste en tablier, mais pour ce mec elle se fait belle. Il la suit. Elle s'est foutue du parfum. Il reste dans son sillage. Elle longe la rue de la Caisserie puis elle traverse la place de Lenche. Il n'y a pas grand monde. Elle a un pas décidé. Elle sait où elle va. Elle descend la rue de la cathédrale jusqu'à la Mairie. Dans la cour, il y a un œuf énorme. Il se souvient que Jeanne lui en a parlé. C'est bariolé. Le portail est ouvert. Elle passe sous le préau et s'arrête devant une porte. Il y a un digicode. Elle appuie sur des touches et disparaît à l'intérieur. François se précipite, mais la porte se referme sur lui. C'est quelqu'un de la Mairie. Ils ont leurs habitudes parce qu'elle connaît le code d'accès. C'est comme s'il avait donné ses clés à Jeanne. Ils se voient dans son bureau. Il doit être marié, fonctionnaire ou élu. Quelqu'un qui a beaucoup plus d'éducation que lui. Et soudain il a honte. Derrière lui, un homme s'excuse en souriant. Il veut passer. Il fait le code et entre. François se faufile derrière lui. Il le suit dans l'escalier puis dans le couloir. Il entre dans la salle de réunion. François aperçoit Jeanne. Il veut s'en aller. Trop tard. Quelqu'un lui fait déjà signe de venir s'asseoir.



7

Est-ce possible que les gens se trompent si facilement de destin et s'engagent dans des passages de mue qui les abusent ? Que des populations entières comme les jolies filles se trompent également de chemin ? Tout cela nous rappelle la fille née de l'union du marchand Glace, Bois, Charbon et herbes médicinales de la Belle de Mai et d'une créole analphabète mais ravissante. Aux dires des voisins et des collègues, Louise était la plus belle et promise à un avenir encore plus mirifique que celui de ses sœurs qui avaient déjà réussi leur éducation et leurs mariages. Les familles alliées attendaient des succès et des relations qui assureraient à ses parents une place d'honneur dans la bourgeoisie du négoce. Sa destinée se joua pourtant un dimanche de juin. Elle avait été élue à l'unanimité Belle de Mai et elle devait être félicitée par Bernard Cadenat, le président du syndicat des cordonniers. Pour l'occasion, on avait dressé une grande estrade qu'elle escalada pour assister à la répétition de la chorale de l'école. Se croyant en équilibre, elle battit joyeusement des mains en l'air et poussa un cri de surprise qui attira sur elle l'attention de tous, elle resta un moment en suspens comme un bel oisillon qui s'élance pour la première fois et tombe enfin au milieu des tubulures et des planches. Louise est tombée ! Louise est tombée ! C'était le podium en réalité qui s'était effondré. De nombreuses jeunes filles faisaient des chutes semblables mais celle-ci mit fin à sa première vie. Elle avait la hanche démise et le fémur brisé en plusieurs morceaux. A cette époque, la chirurgie était approximative et très coûteuse et les médecins conseillaient généralement une simple immobilisation du membre. Elle porta une attelle pendant un an, jusqu'à l'élection de la nouvelle Belle de Mai. Louise n'était plus la meilleure élève de l'école et elle n'était plus la petite reine de beauté promise à d'innombrables succès auprès des messieurs. Son propre chagrin occupait toute son attention. On lui trouvait le regard triste et une humeur détestable. Elle prenait même du poids. On commença à l'éviter. Menant une vie recluse, elle n'a pas connu son premier bal dans la cour de la caserne des pompiers, ni son premier plongeon dans la mer, ni les premières mains sur ses seins.

Grace à ses relations, son père réussit à la faire embaucher à la manufacture des tabacs, pas comme ouvrière titulaire mais comme journalière handicapée avec le même salaire que les enfants. Sa production était pourtant strictement identique à celle des autres travailleuses qui avaient déjà la moitié du salaire d'un homme, mais c'était le règlement. Elle travaillait dix heures par jour et elle rentrait à pied chez ses parents. Ils étaient heureux de ne plus l'avoir sur le dos pendant tout la journée. Ils disaient que ça leur faisait des vacances au moins six jours par semaine. Le dimanche était une journée éprouvante et chacun se cherchait une occupation pour éviter de se retrouver tous ensemble. La vie quotidienne est parfois une redoutable machine à ne plus regarder l'autre et c'est exactement ce

qui se passait dans ce qui avait été jadis la maison du bonheur et de la joie de vivre. Louise détestait les dimanches et les soirées chez ses parents. Elle ne supportait pas cet air de reproche qu'elle lisait en permanence dans leurs regards, comme si elle était responsable de tout. Elle préférait l'usine. Elle amenait sa gamelle à midi et elle rentrait le plus tard possible. Elle ne gagnait pas assez pour se payer une chambre et un repas. Elle se savait exploitée mais elle n'était pas assez forte non plus pour réclamer quoique ce soit. Elle s'était définitivement résignée.

Pourtant, sa situation s'améliora brusquement lorsque Clovis Hugues s'intéressa au sort des ouvrières de la manufacture. Louise fut citée comme l'exemple même et la preuve incontestable de l'exploitation patronale. Du jour au lendemain, elle fut intégrée au contingent des journalières avec le même salaire et les mêmes horaires. Clovis Hugues lui fit verser une compensation rétroactive. Ça ne l'indemnisait pas de ces dix premières années de travail, mais ça lui permit de quitter sans un mot la maison familiale et de s'installer dans un petit logement de la rue Bleue. Il est facile de comprendre que Clovis devint pour elle le sauveur. Malgré ses multiples engagements, il gardait l'œil sur elle. Elle était protégée et c'est sans doute ce qui lui redonna confiance en elle. C'était comme une petite brise d'espoir qui rafraichissait son existence et qui transformait sa façon d'être. Elle se croyait dans un vide impitoyable et sans remède, végétant à côté de ses parents comme une plante parasite à qui il suffit d'un minimum de sève pour ne pas mourir. Mais après l'intervention de Clovis, elle se sentait comme quelqu'un qui était resté en léthargie et qui découvre soudain l'hiver qui a entouré son sommeil. Elle avait une formidable envie de soleil. Chez ses parents, elle avait eu l'impression d'être enfermée par des murs lisses et sans issues, ses yeux cherchaient à présent la lumière et elle s'abandonnait au désir incontrôlable de toucher de ses mains les choses si nombreuses dont elle avait rêvée ou qu'elle avait imaginées. Cependant, elle avait trop vécue dans une sorte de misère affective pour se laisser aller. Elle s'appliquait dans son travail, elle contrôlait ses sautes d'humeur, elle se rapprochait lentement de ses compagnes et elle parvenait en plus à faire des économies. Ses camarades qui avaient le même âge et qui n'étaient pas encore mariées ne vivaient que pour leur propre plaisir et ne s'occupaient que de frivolité. Louise ouvrait de grands yeux avides, mais elle ne succombait pas. Bien qu'entre-elles, elles se moquaient gentiment d'elle et de sa boiterie, elles lui apprirent l'art de se maquiller le visage et elles la conseillèrent dans l'achat de robes claires ; Sa jeunesse réprimée murissait d'un coup et on finissait par oublier son handicap.

Son sérieux, sa docilité et sa régularité dans le travail avaient attiré l'attention de plusieurs contremaîtres et on la réclamait dans les quatre ateliers. Elle avait l'étoffe d'une chef d'équipe. Ses compagnes ne lui manifestèrent aucune hostilité ni jalousie. Laquelle pouvait être jalouse de Louise ? Elles n'y songeaient même

pas. Elles étaient au contraire satisfaites de l'avoir comme responsable. Avec elle on pouvait discuter sans crier et elle ne rechignait jamais à donner un coup de main. Grâce à une nouvelle intervention de Clovis Hugues, elle passa de chef d'équipe à contrôleuse, puis à chef d'atelier, celui des cigares. On ne comprenait pas comment une aussi rapide ascension était possible. D'abord sidérées, ses anciennes collègues lui en voulaient, elles pensaient qu'elle avait bien caché son jeu et qu'elle avait roulé tout le monde dans la farine, elles avaient bien l'intention de le lui dire mais c'était déjà trop tard. Elle s'était éloignée et elles n'auraient plus l'occasion de rire ensemble.

Louise avait changé de vie. Elle avait abandonné la rue Bleue pour acheter à crédit un petit appartement, plus confortable et lumineux, avec trois fenêtres qui donnaient sur une avenue en pente douce. Elle avait également acheté des meubles, de la vaisselle, du linge et quelques objets de décoration. Elle avait rompu définitivement les amarres, mais ce qu'elle préférait dans sa nouvelle vie, c'était encore de se tenir debout à l'arrière du tramway. Elle avait choisi son nouveau quartier juste pour le plaisir de l'attendre chaque matin et pour se serrer dans la masse des passagers. Elle ne pensait que rarement à sa vie d'avant, elle confondait les noms, les dates, les lieux. Elle travaillait toujours autant, partait très tôt le matin et rentrait tard le soir. Elle faisait ses courses le dimanche à l'heure où les femmes et les enfants allaient à la messe et les hommes au bistrot. Les commerçants la connaissaient bien et la trouvaient presque élégante et avenante. Ceux qui l'avaient fréquentée dans son ancienne vie étaient surpris, lorsqu'ils la croisaient, de constater qu'elle ne boitait plus. Elle avait été opérée pendant les vacances et trois semaines de rééducation avaient été suffisantes pour retrouver une locomotion normale. Elle avait pris de l'âge, mais elle était redevenue une belle femme. Un jour, ses voisins furent ébahis de la voir au volant d'une Peugeot 404. Louise avait encore grimpé des échelons. On la voyait cinéma, aux expositions, au théâtre et même à l'opéra. Elle s'intéressait à la vie associative du quartier et plus particulièrement à l'encadrement de la jeunesse. C'était sa façon de faire confiance à l'avenir. On la considérait comme une femme instruite et on venait souvent lui demander conseil pour des affaires familiales ou professionnelles. Elle avait acquis une excellente réputation et on lui faisait confiance. Les années passaient et c'est à peine si elle vieillissait. Elle était toujours impeccablement mise et affable. Mais quand Louise commença à faire ses courses les autres jours de la semaine, on comprit qu'on l'avait un peu forcée à prendre sa retraite. Elle ne s'y était pas préparée, mais tout a une fin. Elle surmonta le choc et mobilisa tout ce qui lui restait d'énergie pour s'engager dans cette nouvelle étape.

Il faut parfois du temps pour que ressurgisse à la lumière ce qui a été effacé. Elle était persuadée que les lieux gardaient au moins une légère empreinte des personnes qui les avaient habités. Empreinte signifie « marquer en creux ou en

relief », mais il n'y avait plus rien de ces petits métiers, de ces ouvriers, de ces employés, de ces contremaîtres et de ces artisans qui peuplaient jadis le quartier. Il n'y avait plus que des immigrés de toutes origines dont elle ne comprenait pas la langue et une jeunesse désœuvrée et hostile qui la regardait avec méfiance. Elle ressentait une impression d'absence et de vide chaque fois qu'elle s'était retrouvée dans un endroit où elle avait vécu. Après toutes ces années, elle était convaincue que personne ne devait se fixer longtemps dans ce quartier et pourtant elle y avait passé plus de la moitié de son existence. Son accident avait gommé tous ses bons souvenirs de jeunesse, mais même s'ils s'étaient définitivement dissipés, elle savait qu'elle avait dû jouer sur la place Cadenat. A l'époque elle s'appelait autrement. Le quartier était un village. Le soir, les voisins disposaient des chaises sur les trottoirs et bavardaient entre eux. Quand venait l'été, ils mangeaient tous dehors dans une aimable pagaille. Et tous les commerces restaient ouverts jusqu'à tard dans la nuit. Louise se souvenait qu'elle allait quelquefois boire une citronnade à la terrasse d'un bistrot avec ses parents et ses sœurs. Des chevriers ou des forains s'arrêtaient avec leurs chèvres et vendaient un verre de lait pour dix sous. La mousse leur faisait une moustache blanche. Et là, entre les blocs d'immeubles de la rue Belle de Mai et la gare s'étendait tout un îlot de baraques, d'ateliers et de pavillons dont il ne reste rien. Elle était frappée par cette impression de vide qu'elle ressentait devant ce qui avait été détruit. Elle s'était souvent promenée dans ces rues qui évoquaient ses petits bonheurs perdus. C'était avant son accident, parce qu'après un rideau de fer s'était refermé sur elle pour voiler son existence.

De cette période, elle n'a rien d'autre. Quand elle a pris la fuite -c'est son expression- elle n'a rien emporté ; juste quelques vêtements de rechange, mais le moins possible. Elle n'a aucune photo. Elle ne sait pas à quoi ressemblent ses sœurs ni si elles sont encore en vie et si elle a des nièces et des neveux. Elle n'a pas envie de savoir. Sa famille, c'est les gens qu'elle côtoie et qui lui rendent son affection. En se promenant dans la Belle de Mai, elle se disait que plus personne ne se souvenait de rien. Et pourtant, sous cette amnésie collective, elle sentait bien quelque chose, de temps en temps un écho lointain, étouffé, mais elle était incapable de dire quoi. Elle ne trouvait plus les mots. Etrangement, elle éprouvait un sentiment de sérénité avec la certitude d'être retournée à l'endroit exact d'où elle était partie un jour, à la même place, à la même heure et à la même saison. Tout ce qu'elle savait, c'est que son patrimoine à elle était là, tant qu'elle était vivante, et qu'il allait bientôt disparaître.

8

Les trente minutes avant d'entrer dans l'usine que certains d'entre eux appellent « le purgatoire » appartiennent à chaque employé et ils y tiennent. Pas une de plus ni une de moins, il n'est pas question d'être en retard, et Gérard ne l'a jamais été en trente-cinq ans, sauf peut être une fois à cause d'un accident sur la passerelle de Plombière qui enjambe la Belle de Mai jusqu'au Jarret et qui relie deux quartiers populaires. Une femme s'était encastrée dans la rambarde métallique. Il ne savait toujours pas si elle l'avait fait exprès, il n'avait pas lu La Marseillaise du lendemain. Ce jour-là, la chaussée n'était pourtant pas glissante et la circulation n'était pas particulièrement chargée... Elle s'était peut être rendormie au volant... A cinq heures quand ils débutent la journée de travail, c'est un peu la conduite automatique, ils sont souvent au radar et groggy de sommeil ou de la fatigue de la veille, mais de toute façon ça devait arriver, c'est statistique... C'est le boulot qui veut ça... On vous exploite jusqu'à en crever ou on vous pousse dehors... Quand il a vu la conductrice recouverte de la bâche avec ses chaussures d'atelier qui dépassaient, Gérard n'a pensé qu'à lui et à son retard, ils allaient lui enlever une heure sur sa feuille, ça l'avait mis en colère pour rien, de toute façon dans le meilleur des cas il ne touchera pas longtemps sa retraite puisque les trimards ont dix ans d'espérance de vie de moins que les cadres, il tient ça d'une militante cégétiste décédée, et il n'arrivait pas au boulot en tenue de travail comme sa femme Jeanine et ses copines, sabot de sécurité aux pieds et déjà cintrées dans leurs combinaisons pour gagner du temps au vestiaire. Et souvent, ça lui rappelait les chaussures d'atelier de la bonne femme accidentée. A quoi ça lui a servi ? L'usine tue. Gamin, il aurait pu être autrement dans les premières années de l'école primaire, mais il regardait toujours ailleurs au lieu d'écouter l'institutrice, en plus il devait se coltiner les heures d'études après la classe, c'était trop, il préférait s'amuser plutôt que d'user sa culotte sur les bancs de l'école. Gérard voulait juste une mobyette et sa paie à la fin du mois pour sortir avec ses copains et offrir des menthes à l'eau aux gonzesses. Ces années-là n'ont fait que glisser sur lui pour qu'il prenne sa vie en mains et qu'il décide seul de son avenir. Il se le demande pour ses deux garçons parce que ça n'a pas été une réussite, il a pris le premier boulot qui s'est présenté et il l'a gardé jusqu'au plan social. Trente-cinq années de boîte. Le patron avait fermé boutique sans prévenir et il a ramé pendant huit ans de plus. Franchement, il ne veut pas de cette hérédité ouvrière pour ses enfants, c'est fini, elle a laissé trop de marques douloureuses dans sa famille. D'ailleurs les ouvriers ont disparu, il n'y a plus d'usine. Tout le monde s'est dispersé. Il n'y a plus que des friches, des rideaux baissés et des enseignes abandonnées ou effacées. C'est fini, mais qu'est-ce qu'ils vont pouvoir faire, ses gosses ? Ils ont décroché de l'école et c'est à peine

s'ils savent lire, en tout cas ils ne comprennent pas tous les mots, et il n'y a plus cette brutalité de l'apprentissage en usine qui façonnait l'ouvrier, l'homme, le mec qui va bosser dur pendant quarante ans, sans courbettes ni politesses comme dans les bureaux, le contremaître les faisait entrer dans le vif du métier à coups d'invectives et il les mettait à l'amende au moindre écart, et il ne fallait pas répliquer ! Il fallait faire sa journée. Il n'y avait pas de fainéant dans l'atelier et la moindre erreur retardait tous les autres, il y avait comme une fatigue commune qui montait jusqu'à l'engourdissement le soir. Huit ans après, Gérard entendait encore le grondement de ferraille dans les armatures, la décharge d'air comprimé sifflant dans ses oreilles, le chaud-froid cinglant son visage quand la porte s'ouvrait à répétition et il a parfois des mouvements intempestifs que son corps a gardés en mémoire. Chaque matin il doit s'éveiller de la torpeur qui le guettait du temps de la mise en route des machines. Il y avait des camarades qui se déridaient plus volontiers que lui et à gorge déployée, plus résistants, à moins que ce soit une question d'hormones ou un reste de machisme transmis de génération en génération par leurs pères, eux-mêmes anciens ouvriers qui leur ont appris à reprendre le collier sans rouspéter et quoiqu'il advienne. On voulait lui faire croire que l'usine était une seconde famille. L'usine savait tout, elle voyait tout, elle était vivante, elle brasse des vies en son sein maternel, elle engrosse des générations entières de bras nus, elle fait vivre, elle récompense en distribuant promotions et médailles du travail, elle tue aussi et exclut à grandes brassées de licenciements... Gérard avait toujours eu conscience de cet engrenage et il se demandait comment il avait pu tenir trente-cinq ans sous un tel poids ? Il tournait les mots dans sa tête, il ne parvenait pas à les circonscrire ni même à les prononcer... Il avait été considéré comme un bon ouvrier, il était bien noté et il était brusquement devenu inutile... Les ouvriers et les employés de son quartier ont tous vécu les mêmes épisodes... Il les connaissait tous, il pouvait encore les appeler par leur prénom, ils avaient tous une biographie, une histoire personnelle émaillée de défaites, de combats, de petits moments de bonheur et de tristesse, et chacun avait une pétillante singularité qui vaudrait la peine d'être narrée et qui pourrait étonner ceux qui l'écouteraient... Gérard était en colère. Marseille avait toujours été une ville ouvrière et pauvre, laborieuse, au tempérament chaud et rebelle, et voilà que les édiles cherchaient à effacer son histoire pour la transformer en cité balnéaire. C'était pour eux une question d'argent. Mais on ne gomme pas d'un trait et comme par magie vingt-six siècles d'existence ! Le système ne sait plus vers quoi se tourner. Mais Gérard était convaincu que le cœur de sa ville était encore dans son quartier. L'usine vivait en chacun d'eux et ils vivaient en elle, comme ces couples improbables qui se disputent par moments et qui à d'autres font bon ménage : le dur et le réconfort, la soumission et le libre jeu, le corps machine et la volonté, la mécanique et les émotions... C'était tout cela, Marseille.

Il lui arrivait souvent d'emprunter ces petits itinéraires en pensée et de manière fugace, sur le trajet vers son usine. Il n'y avait plus que des toitures effondrées, des verrières brisées, des portails enchaînés ou barricadés, des murs éventrés et des graffitis de toutes sortes et parfois des poèmes urbains. Il se voyait devant sa machine ou en pause ou quand il traversait ces couloirs assombris par le manque de lumière... Lui revenait aussi cette image de la femme accidentée avec ses chaussures de sécurité. Evidemment, il avait conscience que ce n'étaient que des parenthèses ajourées, pour ainsi dire des moments d'absence pendant lesquels sa pensée s'enivrait d'elle-même... Il ne pouvait quand même pas étirer sa rêverie à l'infini. Il devait fouiller plus en dedans pour épuiser ses souvenirs. Chaque fois qu'il convoquait ainsi sa mémoire, il en venait du clair et de l'obscur, des allers et des retours qui falsifiaient les parcours, qui enflaient les peines et justifiaient les manques, qui embellissaient les courtes bouffées d'air et les petites victoires... La vie ouvrière n'est pas facile à dépouiller. Gérard devait épousseter des éclats de joie ou d'envies, les coups de gueules avortés, les batailles gagnées et perdues, enfouis ensemble au plus profond de l'oubli et qui ressurgissaient drapés dans des images redessinées par sa mémoire. Il éprouvait un certain désordre en reconnaissant ces moments privilégiés, mais l'accumulation des impressions qui se présentaient à lui paraissait si discontinue qu'il avait le sentiment de s'y perdre. Dans son cœur, l'usine demeurait aux aguets. A présent, il se permettait de partager son expérience sans la moindre équivoque, de donner simplement son sentiment personnel, là, dans cet endroit aux accents déshumanisés des machines et qui s'y prêtait pourtant comme par miracle... Cette histoire, il l'avait reçue en héritage. Avec ses camarades il l'avait continuée et il nous la restituait telle qu'il l'avait vécue. C'était celle de Marseille et, depuis qu'il était au chômage, il voulait nous la raconter.